



COMPTE-RENDU DU 3<sup>ème</sup> ATELIER D'HISTOIRES POPULAIRES  
du Samedi 21 janvier 2012 à l'Hôtel du Nord à Vaour  
avec BERTRAND LOUART:

## **TOUCHONS DU BOIS**

L'appauvrissement des métiers de menuisier et d'ébéniste, du XVIII<sup>e</sup> s.  
à nos jours.

Comment l'industrialisation a-t-elle transformé les métiers du bois, comme la menuiserie et l'ébénisterie ? Voilà une question que les professionnels, les ouvrages techniques ou même historiques se gardent bien de seulement poser. Ils se contentent de comparer les performances des divers artistes, machines ou produits industriels pour, inévitablement, faire l'apologie du progrès. Nous nous proposons, au contraire, de commencer par répondre à cette question. D'abord en évoquant l'organisation des métiers avant la révolution industrielle. Ensuite, et à partir de là, en analysant ce qu'implique l'introduction des machines et des matériaux nouveaux sur l'organisation de la production, des métiers, du travail et de la société elle-même. B.L.

Bertrand Louart a fondé la revue NOTES & MORCEAUX CHOISIS, publiée par les éditions La Lenteur. Il travaille actuellement sur la biologie, notamment la conception du vivant comme une machine...

En introduction, Bertrand expose les raisons de son travail (La menuiserie et l'ébénisterie à l'époque de la production industrielle - n° 6 de NOTES & MORCEAUX CHOISIS, 2004). Après une formation de base, CAP de menuiserie et un apprentissage de l'ébénisterie traditionnelle à l'École Boulle de Paris, et suite à une série de rencontres, il a pu constater que l'on idéalisait énormément les métiers du bois, alors que la réalité sur le terrain était très différente. Et cela concerne aussi bien les matériaux employés que la manière de travailler.

Cette idéalisation s'appuie sur le fait que l'on montre bien plus souvent des artisans dans leur atelier, travaillant à l'ancienne, et les objets qu'ils fabriquent, tandis que l'on dévoile beaucoup plus rarement les procédés de production industrielle, dans les usines, qui constituent pourtant l'énorme majorité de ce qui se fait avec le « bois ».

En fait, les métiers du bois sont en train de disparaître, l'industrialisation tend à détruire les savoir-faire, à liquider les professions traditionnelles.

D'où l'envie qui lui est venue de tenter de retracer les origines de cette transformation.

## AVANT LA REVOLUTION INDUSTRIELLE

L'organisation des corporations de métiers, au XIII<sup>e</sup> siècle, a constitué l'un des aspects de l'émancipation progressive des habitants des bourgs face à la domination féodale (seigneurs, évêques) et monarchique. Commerçants et artisans se sont regroupés pour conquérir ou conserver leur indépendance. Ils ont établi ensemble tout un tas de règles et dispositions régissant leurs métiers, et sont parvenus à faire reconnaître et avaliser ces statuts par les différentes autorités (municipales, féodales et royales).

Ce qui est frappant dans cette organisation des métiers, c'est qu'elle répond à une préoccupation qui n'est pas celle de produire au maximum. Il s'agit au contraire d'une organisation sociale : que tout le monde puisse vivre de son travail, de façon digne, en incluant le foyer. On y trouve le souci de coordonner le corps de métier dans le sens d'une répartition de l'ouvrage entre les différents ateliers, de l'organisation de la succession, etc. Le nombre d'ouvriers, d'apprentis, le passage du statut d'apprenti à celui de maître, la distribution des ouvrages est par exemple défini en commun par les membres de la corporation.

On trouve également des mesures visant à assurer la solidarité entre ses membres. Des caisses permettent la redistribution en cas de blessure, afin que nul ne se retrouve privé de revenus. On a donc la constitution d'une espèce de « sécurité sociale », qui permet aux artisans de jouir d'une relative indépendance.

En même temps, les corporations se dotent d'un système de jurés élus par l'ensemble des membres (les jurandes) qui contrôlent à la fois les conditions d'embauche et de travail, la qualité des matériaux employés. Les contrevenants s'exposent à des amendes et autres sanctions. Par exemple, pour ce qui est des menuisiers, la profession interdit l'usage d'aubier pour la fabrication des meubles. La « police » des jurandes peut, si elle constate qu'un artisan n'a pas respecté les règles, se saisir du meuble et le brûler. Ces statuts sont sévères et contraignants, mais décidés collectivement et donc acceptés. Les jurés sont issus de la corporation, et élus. De même, les règles sont régulièrement rediscutées (sur Paris, pour les menuisiers, à peu près une fois par siècle).

Au cours des premiers siècles qui ont suivi l'apparition des corporations, ces organisations sont relativement égalitaires, même si on y décèle des conceptions et pratiques paternalistes, l'influence forte de la religion chrétienne. Après la Guerre de Cent ans, les corporations vont renforcer la cohésion sociale, aider à la reconstruction après les pillages, contribuer à l'élargissement de l'autonomie relative des villes (privilèges et franchises, villes franches).

Mais les corporations vont peu à peu se hiérarchiser. Les maîtres en sont les

organiseurs, ils fournissent les jurés, possèdent les capitaux pour investir dans les matériaux et les salaires, payer les patentes... Les apprentis et les valets (employés à la journée, au mois ou à l'année) sont soumis à leur pouvoir. Leur autorité est renforcée, à partir du XVe, par l'exécution d'un chef d'œuvre. Le compagnonnage fait son apparition entre le XV et le XVIIe. Les apprentis voyagent de ville en ville, pour apprendre le métier. Ils sont susceptibles de devenir des maîtres, mais n'ont ni fortune ni introduction pour pouvoir ouvrir leur propre atelier. Ils sont parfois considérés comme turbulents et socialement instables. Ils vont donc constituer des organisations parallèles aux corporations, fonctionnant en coopératives. Le compagnon menuisier Agricola Perdiguer raconte comment, au début du XIXe siècle, il va pouvoir voyager à travers le pays, en étant accueilli dans chaque ville par des compagnons qui le logent et le nourrissent, lui trouvent du travail.

Le compagnonnage s'est donc développé en réaction aux privilèges des maîtres, devenus exorbitants au sein des corporations, qui se sclérosent, deviennent en quelque sorte la propriété privée d'un certain nombre de dirigeants, et entrent de plus en plus souvent en conflit avec le public. Il contribue également à la démarche visant à réformer ces corporations, leur redonner une fonction de certification des compétences et un rôle social.

Dès les XVIIIe, Turgot (ministre libéral de Louis XVI) propose l'abolition des corporations et des jurandes. En 22 articles, il tente ainsi d'envoyer aux oubliettes 5 siècles d'organisation sociale des métiers. Dans son préambule, il met en avant « le droit naturel au travail ». Tout le monde devrait pouvoir exercer la profession de son choix. Pour lui, les notions de solidarité, d'entraide, de réciprocité ne sont pas dans « l'ordre naturel des choses », seul compte l'aspect économique et technique dans une profession. Aux métiers il oppose la notion d'entrepreneur, qui achète main d'œuvre, matériaux, etc. et organise le travail et la vente des produits sur le marché.

L'État et la police ne doivent intervenir que pour garantir l'ordre social, le respect du pouvoir, mais non les conditions et la qualité, l'aspect social (relationnel) du travail.

Turgot doit revenir en arrière, devant l'opposition des corporations et de la noblesse. C'est la Révolution française qui va se charger de réaliser ses réformes.

En 1791, la loi Le Chapelier abolit les corps de métiers et les corporations, au nom d'une « nation une et indivisible ». Les syndicats ouvriers seront interdits au nom de cette même loi.

Le compagnonnage, lui, survivra de manière plus ou moins souterraine. Mais

cette organisation de solidarité n'aura guère de contenu politique. Agricol Perdiguier, qui essaiera de lutter contre les rivalités stériles entre écoles de compagnons, et de faire évoluer le compagnonnage à un moment où se développent l'industrie et la classe ouvrière, va tenter de donner une forme un peu plus politique à ces organisations. Il sera malheureusement peu écouté (même si George Sand et d'autres écrivains s'en font l'écho). Le compagnonnage restera enfermé dans des conceptions et des structures hiérarchisées, fermées aux femmes... jusque dans les années 2000.

## L'APPARITION DES MACHINES

Jusqu'à la fin du XVIIIe, l'ensemble des tâches concernant le travail du bois (de l'abattage à la confection des meubles) était effectué à la main. Avec la révolution industrielle, la production sidérurgique va donner lieu à la fabrication de scies circulaires, raboteuses, dégauchisseuses, qui dans un premier temps vont permettre l'élimination de tâches répétitives manuelles telles que le sciage des grumes pour faire des planches (les scieurs de long). Cependant, à la fin du XIXe, 80% des planches sont encore sciées manuellement. L'apparition des machines-outils va opérer au siècle suivant une transformation globale. En fait, les travaux répétitifs ne disparaissent pas. Ils changent de nature, et le véritable changement réside dans une augmentation considérable de la production. Le métier, lui, n'est plus organisé autour de la vie sociale, mais autour des impératifs techniques. Le flux de production s'accroît, il faut écouler cette production.

Si avant la guerre de 14-18 les petits ateliers sont encore majoritaires, à cause de leur proximité avec les forêts, après celle-ci la concentration va s'opérer. On passe de la fabrication de meubles à la commande à une fabrication « pour la marché », de meubles standards, conçus et fabriqués en série, au moindre coût, au moyen de machines qui vont simplifier et accélérer le travail. Les conditions de travail vont donc se trouver transformées, mais le métier demeure à peu près le même, pour ce qui est des assemblages et des finitions.

Les matériaux nouveaux sont encore peu nombreux. Le contreplaqué, le lamellé restent du bois. Les techniques du tenon-mortaise-collage sont toujours à la base de l'assemblage des meubles, et le bois reste un matériau « vivant », avec son veinage, ses nœuds, etc., que seul un être humain peut travailler, notamment grâce à sa sensibilité.

## L'AUTOMATISATION

Des entreprises comme Ikea produisent à partir du bois quelque chose qui n'en

est plus, même si cela peut en avoir l'apparence. Après l'aggloméré, mélaminé ou non, elles ont développé le MDF (Medium Density Fibreboard), fabriqué avec de la poudre de bois compressée à chaud et encollée.

Ces panneaux ont des propriétés mécaniques très intéressantes. Ils sont produits par des machines automatiques, avec des processus complexes (calibrage,encollage) techniques et chimiques d'une très grande précision. Dans ces usines automatiques, les troncs d'arbre entrent d'un côté, et de l'autre sortent des panneaux produits en continu, au kilomètre,comme dans un laminoir. Entre l'entrée et la sortie, quelques techniciens pour veiller au réglage de la machine. Ces panneaux homogènes transforment radicalement la construction des meubles, puisqu'ils ne sont ni assemblés ni façonnés de façon traditionnelle. L'assemblage se fait très facilement, au moyen d'une quincaillerie (et parfois d'un peu de colle). Cela donne au consommateur l'illusion qu'il fait de la menuiserie, mais ces meubles n'ont aucune solidité, on peut même parler de « jetables ».

Certes, Ikea et les autres grosses boîtes s'attribuent des labels « écologiques », sous prétexte qu'ils utilisent des chutes et autres déchets de menuiserie, mais en réalité les volumes sont tels que depuis des décennies on emploie du bois brut (neuf) pour fabriquer directement des « déchets », on est très loin de l'écologie. La situation actuelle, c'est que les pays industrialisés importent des « pays du Sud » énormément de bois, et exportent des panneaux de particules vers ces régions. Telle est la tendance lourde de la filière bois.

Pour terminer sur une note plus positive, Bertrand nous déclare que, certes, il a lui aussi « utilisé des matériaux de merde » dans son boulot, mais qu'en général il parvient à « faire passer du bois d'arbre », même si cela nécessite beaucoup plus de travail. Il peut donc continuer à aimer faire ce boulot, et de travailler sur des chantiers qui obéissent à autre chose que les contraintes économiques et techniques. Il demeure possible d'imaginer une autre façon de travailler, d'essayer de se réappropriier les arts, les sciences et les métiers.

Le souci de la qualité de l'ouvrage, la réflexion, permettent d'échapper aux conditions de travail ahurissantes. Même si travailler avec de vrais matériaux et mettre en œuvre des savoir-faire anciens, dans la mesure où l'on est en concurrence avec des machines qui « font de la merde au kilomètre », nous pousse dans une marginalité antiéconomique. Il faut tenter d'articuler ces pratiques avec une analyse de la société industrielle, de ce qu'elle fait de nos vies, de ce qui nous entoure, de ce qu'elle nous fait faire, dans n'importe quel domaine, la menuiserie, l'architecture, l'agriculture... Les machines, qui peuvent être utiles jusqu'à un certain point, se retrouvent dans le système industriel

entre les mains de peu de gens, eux-mêmes soumis à une organisation et des impératifs techniques et économiques. Le résultat est un monde pourri, pas seulement à cause des nuisances écologiques, mais aussi parce que la destruction de la beauté et la dignité du travail produit en même temps quelque chose de fondamentalement moche, voire horrible.

Il faut donc, sur la base de cette analyse critique de l'industrie, avoir la volonté de fédérer tous les gens qui ont envie de faire autre chose...

## LE DEBAT

échange sur Ikea et la « durée de vie » de ses meubles

« si ça casse, c'est qu'on veut que ça casse », en fait l'entreprise pourrait imaginer des assemblages plus résistants, mais sa politique est construite à la fois sur les bas prix et sur le jetable : il faut que la demande soit renouvelée le plus souvent possible

Intervention de plusieurs menuisiers présents portent sur la production en série (de portes et fenêtres) : toute la journée les ouvriers ont un casque sur les oreilles, ils posent le cadre, appuient sur un bouton, et entassent les portes... alors que pour celui qui apprend le métier, l'amour de la matière, du matériau, l'envie de comprendre sont importants.

Il faudrait se poser la question de l'histoire de l'objet que l'on se procure (avec quoi, comment il a été fait)

Il semble que seule une clientèle friquée peut encore se payer le travail d'un artisan, pas seulement « un peu », mais « beaucoup » plus cher selon les uns, « pas tant que cela » selon d'autres.

Si faire des meubles « à l'ancienne » n'est pas tenable économiquement, à moins de ne bosser que pour des riches, une solution pourrait être trouvée avec le développement d'échanges non marchands...

Mais c'est comme la nourriture « bio »

Il faut insister sur le volet « santé » (la pollution domestique), remarque une copine, alors qu'il y a des substances dangereuses dans les aggloms, les mélaminés : les solvants, des composés organiques volatils, demeurent « actifs » pendant longtemps, et peuvent provoquer des allergies, voire des cancers. On a constaté, par exemple, que dans un placard fait avec ces matériaux les semences entreposées perdent en quelques jours leur pouvoir germinatif. Bertrand cite le cas d'un gars qui s'était commandé une maison en bois, et qui n'a jamais pu y habiter à cause du Xylophène et autres produits. Il est devenu allergique en quelques mois.

Un autre débat porte autour des choix individuels : en recherchant le moins cher, dit un copain menuisier, en ne faisant pas appel à l'artisan et en privilégiant l'achat dans les grandes surfaces, on contribue à scier la branche sur laquelle on vit, à la destruction de la société... une copine lui répond qu'à son avis c'est une erreur que de ne voir qu'une responsabilité individuelle dans nos habitudes de consommation (nourriture, habillement, ameublement et logement...). Ces modifications ont été impulsées par des acteurs économiques autrement puissants. L'industrialisation a signifié un autre type de production, dans tous les domaines, un déplacement des populations des campagnes vers les villes. Là, il fallait s'équiper, avec souvent peu de moyens... On ne peut pas incriminer les individus qui vont acheter à Ikea, comme ceux qui ne construisent plus leurs maisons en pierre. C'est tout un système dans lequel nous sommes pris. En même temps, l'ensemble des métiers se sont transformés, beaucoup ont disparu, et avec toute une série de savoir faire... On ne peut plus penser et vivre comme avant...

Cela ne me semble pas impossible de se réapproprier ces savoir-faire, dit un autre Bertrand (qui a suivi une formation de charpentier), même pas si compliqué que cela. On peut réapprendre, même si on se trompe, et c'est d'ailleurs ce qui est amusant dans la vie : on se trompe. L'important c'est de vivre l'acte de faire...

S'ensuit un échange autour de l' « obligation d'aller au supermarché pour manger ». « Il faudrait ne pas travailler pour pouvoir faire autrement », est-il dit. « Justement », répond un autre, il faudrait faire des choix, « être chômeur pour bien manger ? »... On nous a fait croire que nous ne pouvions ni devions rien maîtriser de nos vies... C'est plus facile du côté de Vaour, mais comment faire en ville?

Certes, on est tombés bien bas dans l'individualisme et la consommation, mais l'avenir est à construire, osent certains, « il y a des lieux où l'on tente quelque chose »...

Un copain mexicain raconte son expérience depuis son arrivée en France. Il a vécu dans une grande maison divisée en petits appartements (6 au total), où chacun avait son four électrique, son micro-ondes, son lave-linge, son lave-vaisselle, son frigo, sa gazinière... tout cela multiplié par 6. Au début, il s'est dit que c'était un rêve, que chacun pouvait se payer tout cela. Au Mexique, c'est impensable. Puis il a vu que la relation aux objets était un peu bizarre... et que par contre entre les gens il y avait très peu ou pas de communication. A Toulouse, les gens bougent beaucoup. Sur la centaine que j'ai pu connaître dans les premiers temps de mon arrivée, en 2004/2005, il n'y en a plus qu'une



quinzaine. Les autres sont partis au loin. On sait très bien qu' Ikea c'est de la saloperie, on préférerait bien sûr le « bois massif », mais il n'y a pas moyen de mettre en commun, il faut se débarrasser des choses, on n'arrive pas à vivre d'une autre façon. Et puis, il y a la question de la territorialité. Les savoir-faire, les habitudes sont liés à l'endroit où tu habites, aux matières qui y sont disponibles (la mémoire, les traditions, la pensée des gens se construit par rapport à tout cela). On peut donc se poser tout un tas de questions, mais on n'a quasiment jamais la possibilité d'y répondre ensemble... En tant qu'immigré, c'est difficile de mettre les pieds sur la terre où tu habites, tant que tu bouges tu ne peux pas entamer un tel processus... Alors personnellement je reste là pour rencontrer les autres, pour essayer de récupérer ce qu'on nous a volé : la terre (on nous a fait partir, nous ou nos parents, nos grands-parents), et la mémoire... C'est possible, si on pense que c'est réellement important, on peut récupérer beaucoup de choses. En refusant d'accepter ce que l'Etat veut faire de nous, au niveau du travail, de notre relation aux objets (à Pôle Emploi on te dit « tu fais ceci, tu apprends comme cela, c'est suffisant pour gagner ta vie »), et en se mettant ensemble, on peut essayer de rendre ça possible : par exemple voir comment on peut avoir accès au bois, comment le partager (je pense aux générations qui viennent derrière nous), on va trouver des réponses, certaines tout de suite, d'autres petit à petit...

Sur l'accès au bois, la gestion industrielle des forêts est en cause. Après les grandes tempêtes de 1999 et 2009, des millions d'arbres abattus par le vent ont été perdus, notamment pour une question de coûts.

Bertrand Louart parle de la mise en place d'un réseau cherchant à mettre en place une « gestion » (il s'excuse pour le gros mot) différente de la forêt.

Il ne s'agit pas de revenir à l'exploitation traditionnelle, parfois abusive, des bois, mais d'appliquer les connaissances anciennes (on ne coupait pas un arbre à n'importe quel moment, on prenait le temps de le conserver et le faire sécher avant de l'utiliser...).

Les discussions sont interrompues par l'arrivée impromptue d'un vélo... tout en bois, avec roues, rayons et chaîne, du travail d'orfèvre (ou plutôt d'ébéniste), qui amène à évoquer la gigantesque perte de savoir-faire consécutive à la guerre de 14-18...

Puis on revient au livre d'Agricol Perdiguier, que résume M., pour en souligner quelques caractères intéressants, dans ce sens qu'il décrit la « substance du quotidien », et qu'il donne une idée de la dimension politique de l'organisation du compagnonnage. Lesquels, par exemple, rendaient la justice entre eux. Est cité l'exemple d'un vol, dont les auteurs sont confondus (tout a été fait pour ne

pas avoir à appeler la police), puis expulsés de la pièce à coups de pieds au cul, ce qui marque, en même temps que leurs fondements, l'expulsion définitive de la communauté des compagnons.

Ce livre fait partie des textes qui permettent d'articuler une critique du système industriel avec une démarche personnelle : qu'est-ce que je fais de ma vie ?

A. revient sur l'organisation des corporations au XVIIIe, qui à travers les serments et les conjurations, ont permis aux artisans et commerçants de s'unir et d'arracher dans les villes (en premier lieu en Italie, comme à Florence, Gênes, ainsi qu'à Marseille, comme le décrivait Alèssi Dell'Umbria dans son Histoire Universelle...) le pouvoir aux comtes et aux évêques. Il s'agit d'un mouvement d'émancipation, de prise d'autonomie politique par le peuple... Cependant, est-il remarqué, ces villes sont en même temps les foyers du développement du capitalisme en Europe...

Alors, n'y a-t-il pas un problème avec la division du travail et la spécialisation technique ? Dans la mesure où ces savoir-faire sophistiqués ne sont pas partagés, ne contribuent-ils pas à favoriser le renforcement du pouvoir ?

On revient sur l'opposition entre savoir faire et savoir vivre, à une défense de l'amateurisme face au professionnalisme, même s'il ne faut pas confondre « division sociale du travail » et « organisation des métiers »...

Au fait, Bertrand, es-tu un amateur ? As-tu fait un chef d'œuvre ? Un vélo, par exemple ?

Non, peut-être un escalier en colimaçon, en Espagne, avec du bric et du broc...

Le reste des discussions se tiendra autour des tables de la salle voisine, où il reste encore à manger et de quoi boire un dernier verre.



C'est surtout l'Histoire des Puissants que l'on apprend à l'école, que l'on nous raconte dans les grands médias : celle des «grands hommes» et des grands événements, celle du Progrès, celle des vainqueurs en fait. Une Histoire officielle, monolithique et inévitable.

Les histoires des gens ordinaires, de leur quotidien, de leurs tentatives pour s'organiser entre eux, pour résister, sont le plus souvent ignorées. Certains chemins ont été laissés de côté par la majorité, certaines manières de vivre et certains savoir-faire ont été mis au rancard par les pouvoirs en place.

Pourtant les brèches, parfois incroyables, ouvertes par des mouvements populaires ou intellectuels qui ont ensuite été étouffés sont dignes d'intérêt.

C'est à ces brèches et à ces chemins d'une surprenante actualité, que les **ATELIERS D'HISTOIRES POPULAIRES** seront consacrés. Les conférences sont ouvertes à tous et visent à susciter le débat, y compris sur notre époque et notre avenir.

ces soirées sont organisées par quelques habitants entre Grésigne et Causse.